MISÈRE DE L'AMOUR

ET AUTRES TEXTES DU FLÉAU SOCIAL

SOMMAIRE

Introduction à la réédition 2

Misère de l'amour 4

Le Fléau social, n° 2, octobre-novembre 1972

Les Petits Pingouins 10

Le Fléau social, n° 3, mai 1973

Pour en finir avec le cul 16

Le Fléau social, n° 4, décembre 1973

La Danse de mort du sexe autour des couteaux glacés de l'ennui 19

Le Fléau social, n° 5-6, 1974

INTRODUCTION À LA RÉÉDITION

Les textes réédités ici sont issus de la revue *Le Fléau social*, animée et diffusée, de 1972 à 1974, par des personnes proches du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) et de l'Internationale homosexuelle révolutionnaire (IHR). À partir du numéro 2, le groupe du *Fléau social* prend une distance critique vis-à-vis de mouvements comme le FHAR ou le MLF, ceux-ci tombant déjà dans des logiques d'institutionnalisation, de réformisme, et reproduisant de nouveaux « ghettos ».

Écrit à la main en marge de l'édito du premier numéro de la revue, on pouvait lire : « Si on s'appelle *Le Fléau social*, c'est à cause de l'amendement Mirguet de 1962[1] qui nous assimile à l'alcoolisme et à la tuberculose, ouais ! » Ce titre reprenait offensivement la qualification qu'avait donnée l'État aux « actes contre nature ».

Dans cette période de foisonnement critique et de désirs révolutionnaires fleurit une nouvelle façon de concevoir la révolution. Il n'est plus seulement question de prise ou de destruction du pouvoir par le prolétariat (viril) organisé, mais d'une révolution totale qui remettrait en question l'entièreté du quotidien jusque dans les rapports intimes. Les textes produits par le mouvement situationniste en sont un bon exemple : « […] il va de soi que nous soutenons inconditionnellement toutes les formes de la liberté des mœurs, tout ce que la canaille bourgeoise ou bureaucratique appelle débauche. Il est évidemment exclu que nous préparions par l'ascétisme la révolution de la vie quotidienne » (*Internationale situationniste*, n° 9, août 1964).

Ce mouvement, partant du sentiment d'insatisfaction profonde qu'engendre la survie dans les sociétés capitalistes, développe une critique de l'aliénation et de la réification des rapports humains largement reprise par une partie du mouvement révolutionnaire. La pensée du mouvement situationniste est l'une des principales influences du *Fléau social*.

1 L'amendement du député Paul Mirguet (en réalité le sous-amendement à l'article 38 relatif à la « constitution des mesures nécessaires pour lutter contre certains fléaux sociaux » en France) a temporairement introduit l'homosexualité dans la catégorie des « fléaux sociaux » et a notamment abouti, de 1960 à 1980, à ce que les peines encourues pour outrage public à la pudeur (par exemple, rapport sexuel dans un lieu public) soient augmentées dans le cas de rapports homosexuels [NdE].

Cette sélection de textes vise à nous donner un aperçu d'une critique du quotidien partant des rapports affectifs, de la sexualité et des désirs — la question de la sexualité et surtout de l'homosexualité étant quasi inexistante, voire méprisée, dans les diverses productions de l'Internationale situationniste, sans parler du reste de la gauche et des mouvements révolutionnaires.

Dans ces textes, il n'y a pas d'unité de pensée ; certains auteurs se contredisent (parfois à l'intérieur d'un même texte). Ce qui est attirant chez eux, c'est cette volonté de débat, de remise en question sans censure ni autocensure, cette volonté de mettre en lumière des contradictions, même, voire surtout, si elles sont désagréables. Les points de vue sont paradoxaux, dérangeants et complexes, et c'est peut-être ça qui est le plus plaisant. Il n'y a pas de recherche d'identité ni d'un quelconque particularisme dans les textes du *Fléau social*. Le mouvement de révolte dont cette revue se proposait d'être un porte-voix visait à détruire l'identité et la culture imposées aux homosexuels comme aux hétérosexuels par la société marchande, toute situation prétendue particulière étant enfermée dans la même grisaille morbide. Cette volonté de non-séparation ainsi que la critique de l'enfermement en de petits « ghettos » paraissent, aujourd'hui, primordiales à réaffirmer parmi les bases de la critique révolutionnaire.

Cette brochure a été réalisée à partir de reproductions de la revue originale, d'assez mauvaise qualité, mais toutes disponibles sur le site du collectif Archives Autonomies. La retranscription et correction des textes a été laborieuse, et quelques libertés ont été prises lorsqu'une phrase ou un mot étaient illisibles. Nous espérons que ces légères modifications favorisent une meilleure compréhension et surtout qu'elles ne modifient ni le ton ni le fond de ces écrits.

MISÈRE DE L'AMOUR

Le Fléau social, n° 2, octobre-novembre 1972

Aix-en-Provence, le soleil nonchalant filtre entre les feuilles déjà jaunissantes du cours Mirabeau. À la terrasse d'un des cafés, Marc et moi discutons paisiblement. De quoi ? Mais de sexualité bien sûr. Vous avez gagné la sucette au caramel, de quoi voulez-vous que s'entretiennent deux membres du FHAR qui se rencontrent pour la première fois ?

La répression, l'oppression, la misère sexuelle, sous ces platanes centenaires, sous ce soleil déjà un peu bas, avec la multitude d'adorables minets et minettes qui circulent devant nous, ça paraît pas sérieux, ça sonne faux, un peu comme ces intellectuels qui discutent de la misère du Tiers-Monde confortablement calés devant une entrecôte aux girolles (vous en êtes un autre mon cher).

Non, ici tout paraît être simple et beau, l'amour ne pose pas de problème, il est là, flottant dans l'air limpide, tout le monde il est beau, tout le monde il est heureux, tout le monde il est bien nourri, les usines et les HLM sont relégués dans la banlieue, les fontaines glougloutent sempiternellement.

C'est facile de se faire une image toute rose, « ça » ne pose pas de problème. Deux ou trois « folles tordues » ondulantes et jacassantes arpentent le cours sans soulever la moindre réprobation, sans même qu'on les remarque. Un beau garçon me fait en passant un petit sourire de connivence, une ravissante petite blonde vient s'asseoir à côté de nous… Pourtant non, non, ça n'est pas ça, ça c'est l'image, le spectacle de l'idéologie du bonheur, derrière les visages souriants ça n'est pas forcément le calme et l'épanouissement. Cette facilité n'est qu'apparence, le masque de l'instant de non-souffrance qui détend les traits et donne aux yeux cette transparence.

Nous-mêmes, à l'instant, offrons cette image, sommes victimes du jeu. Marc est à côté de moi, charmant, sympathique, discutant avec beaucoup d'intelligence et j'ai envie de lui prendre la main, de cesser de parler de ce sujet que nous connaissons si bien l'un et l'autre, de rompre la conversation, l'échange verbal et d'embrasser gentiment ses lèvres, sans plus, une façon de lui dire que je le trouve chouette et que je l'aime bien, une forme de communication et de contact plus direct, au-delà des mots qui ne font que véhiculer des idées forcément abstraites, des idées générales qui ne nous appartiennent pas en propre. Et bien, ce simple geste, je ne l'ose pas, je ne peux pas le faire. Ça n'est pas que la présence des autres m'en empêcherait, ça n'est pas non plus qu'il ne serait pas compris ou serait mal interprété par Marc, je le sens suffisamment près de moi pour comprendre, mais il est des barrières infiniment plus subtiles, peut-être ce mensonge, cette illusion ambiante, je ne sais, mais c'est moi qui n'ose pas le réaliser. **Il y a toute une tradition de contrainte, de refoulement, d'échange (mercantile ou non, c'est la même chose) qui fait que cet acte gratuit est hors de question, impossible dans l'instant sans une remise en question globale que nous savons irréalisable à notre échelle et là où nous nous trouvons autrement que par supputation intellectuelle.** Bien sûr, après avoir fait cette analyse, ce geste, maintenant que j'en connais toutes les récupérations et implications, je puis le réaliser, mais ça ne serait plus qu'une parodie de geste, un acte réfléchi et volontaire, sans rien de spontané et maintenant cela me pèse comme une chance gâchée de vraie communication, comme un acte d'indépendance raté.

Il arrive dans certains moments, certains lieux, qu'on oublie la souffrance, tout le potentiel d'angoisse (contrainte, travail, soucis), la séparation des hommes, mais parce qu'on l'oublie seulement par la force du mensonge qu'on se fait à soi-même (et que les autres se font dans une sorte de complicité tacite de ceux qui ne veulent pas voir la réalité en face). Cette souffrance et cette angoisse se font plus aiguës et plus dures, le malaise devient de plus en plus insupportable au fur et à mesure qu'on réalise à quel point le vide s'est emparé de nous, **simples pantins qui croyons vivre alors que nous survivons sur la somme de tous les petits renoncements, de l'usure de chaque seconde, de chaque instant. Il eut suffi pourtant d'un petit geste,**

si faible, si maladroit qu'il ait été mais porteur de communication spontanée et authentique, d'un message vraiment personnel, mais tous nos gestes et nos mots sont dévoyés dans le tourbillon de la survie, dans l'illusion d'être ensemble, d'avoir un combat commun, ce combat n'étant finalement que le masque, l'exutoire de la misère générale dans laquelle nous nous débattons.

Misère de nos rapports, misère de nos amours qui ignorent le don vrai et l'authenticité et baignent dans le quantitatif (je t'aime plus que tu ne m'aimes, tu m'apportes moins, etc.).

Tous ces garçons et ces filles en apparence heureux, ce cortège de jeunesse et de grâce qui déambule devant nous dans ce cours Mirabeau cent fois parcouru, sont seuls en fait, tragiquement isolés, coupés de la vie et d'eux-mêmes, **c'est une présence vide qui ne fait bonne figure que par l'acceptation servile de tous ces renoncements** dont je viens de vivre un exemple, minime peut-être, mais d'autant plus éloquent que j'ai conscience de faire partie des privilégiés relativement « libérés ».

SOLITUDE

La misère réelle c'est la solitude, pas même vraiment ressentie, si ce n'est en période de crise, cet isolement infranchissable de **l'individu coupé de l'autre en profondeur**, à tout instant de la vie et encore plus précisément dans nos rapports amoureux et sexuels, ou dans l'absence de rapports vrais (on ne fait la plupart du temps l'amour qu'avec soi-même par l'autre interposé).

Sans tendresse, sans générosité, ce monde privé d'amour (car n'appelons pas de ce mot la caricature et la sécurisation que représentent la séduction, la conquête et la possession illusoire de l'Autre) se noie dans le paraître, dans l'échange commercial, donnant une « **valeur** » marchande au moindre acte, à la moindre de nos réactions.

Mais la vraie misère sexuelle c'est dans les boîtes et les bars qu'on peut le mieux la mesurer, car est-ce vivre ouvertement sans contrainte, en pleine liberté que de venir s'enfermer dans un lieu clos, un ghetto payant pour **essayer d'échapper, bien vainement d'ailleurs, à sa solitude, rencontrer d'autres solitaires, des partenaires pour partager un peu de la non-vie, un peu de plaisir frelaté qui ne doit rien à l'autre**, ou même simplement se chauffer un peu à la chaleur de ses semblables, l'alcool et la musique aidant, entre soi, dans son petit monde clos, hors de la vie, à l'intérieur des mêmes préoccupations immédiates, des mêmes références, avec des rapports fixés et codifiés une fois pour toutes, chacun donnant un spectacle, essayant de paraître un personnage qu'il n'est pas en réalité, essayant de donner de lui une image flatteuse en accord avec l'archétype, les modèles imposés par la mode, la publicité, les magazines, le cinéma, la télévision (coiffure, vêtements, conversations,

mimiques, gestuelle…), en fait tous les instruments du spectacle marchand capitaliste ?

ILLUSION

La misère sexuelle, c'est le bar, la boîte où l'on paye pour venir chercher une petite compensation à la vie abrutissante de travail qu'on mène pour précisément gagner cet argent, cet alcool, la drogue pour se donner courage et **contenance**, c'est aussi la drague dans les tasses[1] et les jardins publics où on se donne encore l'illusion de rompre l'isolement parce qu'on se retrouve entre soi, illusion de l'aventure aussi (la surprise, le risque, une sorte de jeu), parce qu'on se tripote et qu'on se fait jouir, où l'on fait « ça » sans se connaître, sans s'aimer, parfois sans un mot, sans penser l'un à l'autre, simple échange de bons procédés : **on s'utilise sans réel plaisir si ce n'est celui de se soulager avec celui-ci plutôt que celui-là** et puis « ciao » à la prochaine ou à jamais.

La misère sexuelle, c'est aussi la vie en couple, en famille ou en communauté, à deux ou à plusieurs sans autre raison que se rassurer mutuellement, se conforter, faire semblant, reconstruire l'image millénaire de la stabilité, de la sécurité, chaque fois par référence à un modèle courant sans authenticité, éliminant toute chance pour l'amour de s'épanouir, **nié qu'il est en réalité (encore que célébré)** par tout l'environnement dans lequel on le situe. On se nourrit de l'illusion d'une unité alors que ce n'est la plupart du temps que médiocrité, avortement et foutaise. **La peur et l'enlisement de refaire à deux ou à dix un chemin, toujours le même, trop pareil et trop connu, plaque sur les romances amoureuses l'accord glacé de l'inévitable destruction.** La passion naissante, l'immensité du désir comparée au vide sur lequel il s'appuie ne peut être que désespérante, **le désir d'aimer tant de filles et de garçons si charmants se transforme en angoisse dès qu'on sent qu'en fait on ne peut se libérer des rencontres d'objet.** « L'aube amère où se dénouent les étreintes est pareille à l'aube où meurent les révolutionnaires sans révolution. » L'isolement à deux ne résiste pas à l'isolement de tous.

Le plaisir s'use, se corrompt rapidement et prématurément, les amants se retrouvent nus et perdus dans le monde, leurs gestes devenus soudainement dérisoires, ridicules et sans force, car il n'y a pas d'amour possible dans un monde non heureux, le quotidien est un moloch qui dévore le cœur des amants, **la passion s'étiole dans le grand silence des espaces sociaux**, laissant place à la résignation et à la fatalité (« qu'est-ce qu'on peut y faire, ça a toujours été comme ça, on peut pas le changer… »). Ce que nous appelons nos deuils ne sont en fait que prétextes, une façon commode d'éjaculer le néant à petits coups. Les peurs, les cris, les hurlements de l'enfance restent à jamais emprisonnés dans le cœur des hommes.

1 C'est ainsi qu'étaient appelées les toilettes publiques connues comme lieux de drague [NdE].

COMMUNICATION

En toi aussi, camarade qui lis ces lignes, le vide de la survie, le vieillissement, la corrosion ne cesse de gagner. Un jour, très vite, tu t'aperçois que **tu es vieux**, tu n'as pas eu le temps de comprendre, c'est là et tu te demandes ce que tu as fait de ta vie, tu te dis que tu ne l'as pas vue passer ; c'est qu'effectivement tu n'as pas vécu. C'est l'absence de vie qui fait vieillir les hommes, l'âge n'est rien mais **la vieillesse**, elle, **n'est pas naturelle**, elle n'est que la fatigue engendrée par la survie et le néant, l'enfer ça n'est pas les autres, il est en toi.

Mais il serait stupide de croire que cette solitude, cette misère de l'amour sont spécifiques de l'homosexualité. Peut-être y sommes-nous les plus sensibles puisque non intégrés à la société, mais les boîtes d'hétéros, les lieux de drague pour hétéros, et cette énormité : le mariage et la famille institutionnalisés et obligatoires, offrent exactement le même spectacle. **Malgré l'approbation générale, il n'est guère plus facile de vivre son hétérosexualité**, il est presque impossible de sortir des codes, des modèles et des usages imposés. **L'idéologie du bonheur remplace le bonheur ; l'image de la vie, la vie.**

Paradoxalement on y échappe d'autant moins qu'on en a davantage conscience, et en cela les milieux qu'on croit libérés comme le milieu étudiant, par exemple, reflètent le spectacle à un niveau plus profond, plus intériorisé et en sont encore plus prisonniers, parce que la connaissance rend l'impossibilité de se rejoindre plus aiguë et plus douloureuse encore. Les films sur la difficulté de communiquer de l'intellectuel Antonioni, par exemple, sont en ce sens un pur produit de la société de consommation.

Le système économique, social et culturel dans lequel nous sommes ne permet pas la communication, il nous fait vivre côte à côte, parcelles séparées aspirant à se rejoindre, mais la méthode nous échappe, nous sommes tous, homos ou hétéros, enfermés dans nos ghettos, derrière nos murs de confort et d'habitudes, mutilés, à la recherche d'une vaine identification. Pour en sortir, sortir de la non-vie que nous nous laissons imposer contre la fausse contrepartie de la bouffe et de la sécurité, il faut apprendre à vivre par nous-mêmes, détourner le spectacle de la vie courante à notre profit, abattre les modèles, les rôles, les références, les fausses et les vraies idoles, il faut retrouver le don réel, se donner totalement, vraiment, se jeter à la vie comme on plonge, sans réticence et sans arrière-pensée, sans contrepartie et sans sacrifier quoi que ce soit, simplement pour **la volupté de vivre**, pour le plaisir, pour l'abandon à l'autre, pour la fête.

Il faut être prêt, **es-tu prêt, toi, à casser la gueule au vieux monde, à le briser entre tes mains pour que la force merveilleuse que tu portes en toi, ta vie, ton désir ne meurent pas, ne se brisent pas ?** Il nous manque d'aimer avec plus de conséquence et de poésie. **Es-tu assez épris du plaisir**

d'aimer sans réserve, assez passionnément, pour offrir à ton amour le lit somptueux de la Révolution ?

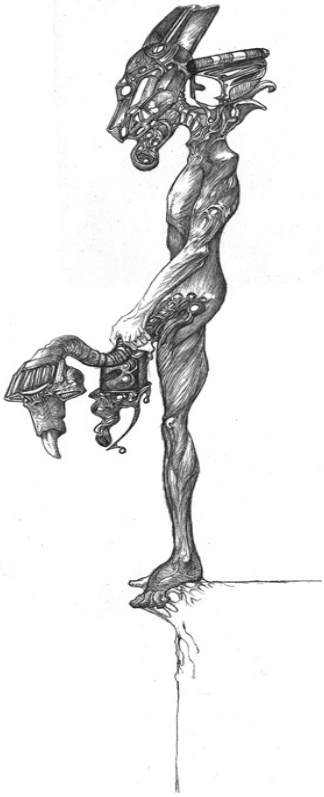
DESTRUCTION

Eh bien ! N'en déplaise à certains, il n'est pas question dans le Fléau social — et il n'en sera jamais question — d'étaler cette vie misérable, de s'y complaire. La vie quotidienne chez les pédés, c'est à la nier que nous devons nous attacher, le but est sa destruction. Détruire les boîtes, les drogues, les illusions, tout ce monde misérable, maintenant, tout de suite il faut décider que ça n'existe plus. Il n'est pas question de nous offrir un miroir dans lequel on se reconnaîtrait avec complaisance, dans lequel, petits Narcisse, nous pourrions nous contempler avec apitoiement. **Le Fléau social est une arme et quiconque a déjà senti monter en lui la force de sa propre destruction sait avec quelle facilité il pourrait lui arriver de tuer les organisateurs de l'ennui, les massacreurs de l'amour, si tu ne les abats pas ils te tueront.**

Non, le Fléau ne sera jamais le réceptacle des petits poèmes qu'on écrit pour se soulager, il est un autre moyen radical de se soulager : ni poèmes ni nouvelles à l'eau de rose et encore moins de photos de mec à poil. Si vous voulez voir un mec à poil, déshabillez votre voisin !

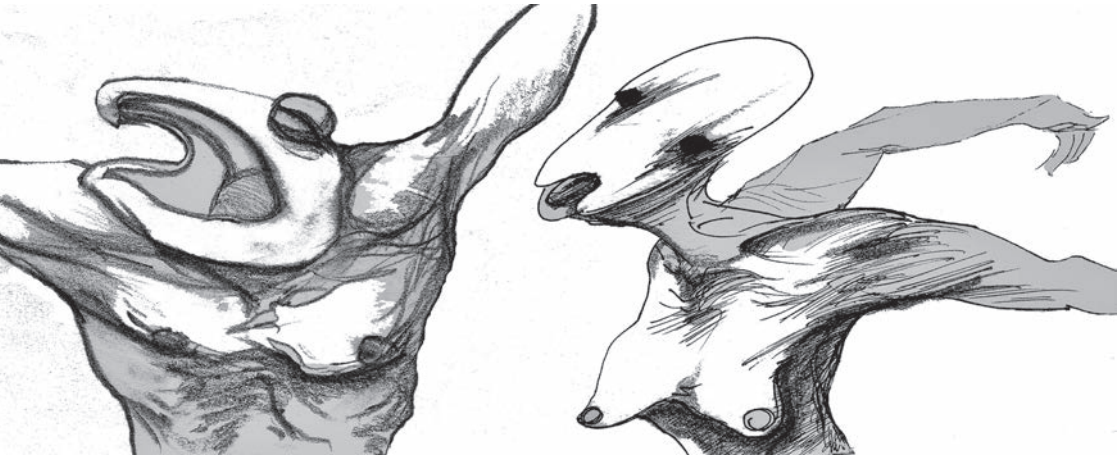
Enfin vivre, aimer sans contrainte et jouir sans entrave, restaurer l'amour, lui rendre sa dimension mythique et mythologique et foutre en l'air ce monde hideux du travail, du labeur, de l'exploitation sous toutes ses formes, du profit, du commerce et de la consommation.

Camarades ! Cessez de vous consommer l'un l'autre, l'Autre dans lequel tu ne te reconnais pas n'est qu'un objet. Les vrais travestis ne sont pas ceux qu'on croit. Ne nous laissons plus castrer par un pouvoir qui ne nous concerne pas, par une société où l'homme rencontre comme premier obstacle à son épanouissement l'homme lui-même, décrétons l'insurrection générale de la vie, de la joie, de l'amour et de la fête **car il n'y a de vraie joie que révolutionnaire.**



LES PETITS PINGOUINS

Le Fléau social, n° 3, mai 1973



DERRIÈRE le militantisme « révolutionnaire » de quelque obédience qu'il soit se cachent en réalité des problèmes d'ordre personnel, c'est-à-dire en fait d'intégration à notre société telle qu'elle est. L'incapacité de coller à son « image ».

Tout cela est, bien sûr, très schématique et simplifié mais ça prend des proportions intéressantes dans les groupes de lutte parcellaire, les « fronts » ou « mouvements » de libération dont le but avoué est de se libérer de sa petite névrose personnelle dont, bien entendu, on impute la responsabilité aux autres, ces AUTRES anonymes, cette « SOCIÉTÉ » si vaste et inquiétante, cette société répressive et aliénante, cette société qui a toutes les tares… comme si la « société » ça n'était pas vous et moi, ça n'était pas la somme (et c'est peut-être pour ça d'ailleurs), la somme de tous nos intérêts divergents.

Ras le bol, les systèmes ! La société, l'aliénation, ça permet de justifier n'importe quoi. Chaque individu est image de sa société, dans sa cervelle, dans ses tripes, ses muscles, tout son être, jusque dans ses actes et ses pensées les plus intimes. « Chaque homme-image est la chair du mythe social[1]. » C'est le type même de la fausse conscience débouchant sur le fascisme généralisé de l'époque.

1 Laitem et Godefroid, *François-la-Douceur chez les hommes-images* (BD), 1973 [NdE].

Ces groupes de lutte existentiels n'apparaissent, on en a déjà parlé, que lorsqu'un certain nombre de besoins vitaux sont satisfaits, lorsque après le quantitatif on parle de **« qualité de la vie ».**

Le droit de tous à la vie ou à la survie étant en passe d'être réglé chez nous, notre société de consommation a inventé une notion nouvelle : **LE DROIT AU BONHEUR, ou plus exactement aux signes du bonheur.** Après les signes extérieurs de richesse, les signes extérieurs de bonheur… le bonheur national brut. Ça va de soi, on pourrait même imaginer un impôt là-dessus, faut rien laisser se perdre.

Seulement, le bonheur, ça ne se contente pas de signes. Tu peux en accumuler tous les symptômes, bernique ! On est doué ou on ne l'est pas, une fois les difficultés matérielles résolues c'est une question personnelle. Ni la société ni les groupes quels qu'ils soient n'y peuvent rien, ça ne se laisse pas attraper avec du lait comme les mouches ni avec un filet à papillons, ça échappe totalement à la rationalisation, à la mise en fiche ou en équation. Il n'y a ni raison ni définition.

DROIT AU BONHEUR, MON CUL !

Plus tu en accumuleras les images extérieures plus tu t'en éloigneras, il ne suffit pas de lui construire une jolie petite cage dorée avec tout le confort, d'accumuler les signes magiques pour que l'oiseau vienne s'y laisser enfermer. Le bonheur n'est pas en représentation, ça n'est pas un simulacre, ça ne se consomme pas.

Tout ça pour dire que les personnes qui débarquent dans les fronts ou les groupes avec leurs angoisses sous le bras se foutent complètement dedans en imaginant que le groupe va se charger de leurs petits problèmes et les résoudre. **Les autres ne peuvent rien pour nous, il faut avoir le courage de le dire une bonne fois.** Ce que peut le groupe c'est simplement coller un masque sur ton problème, surtout pas le résoudre, c'est-à-dire te nier dans ta réalité, t'exclure de toi-même, il ne peut que te renvoyer ta propre image. Tu peux militer, tu oublieras que tu es malheureux, tu n'auras plus le temps d'y penser. Si tu te sens seul(e), viens faire l'amour avec nous, tu auras l'illusion de ne plus être seul(e). Ce sont les rapports pseudo-affectifs style VLR ou FLJ[2] qu'on essayait d'avoir au début entre nous : chouette copain, chouette copine, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, tout le monde il s'aime. Un bide !

Tout cela n'est que l'image de la consommation de rapports humains, consommation de sollicitude et de chaleur, signes extérieurs de la non-solitude, de la reconnaissance par les autres de ta petite place dans le système.

2 Vive la révolution (appelé auparavant Vive le communisme) est un groupe mao-spontex de la période post-mai 1968.

Le Front de libération de la jeunesse était, à la même époque, un groupe rassemblant diverses obédiences politiques, proche de la revue *Tout !* [NdE].

Mais la fumée se dissipe vite, et les désirs c'est comme les trains, ça en cache souvent un autre, presque toujours un autre, et alors on se retrouve au bout du compte tout seul en face de soi-même, non plus en face de soi-même **mais en face de son image, coupé d'elle.**

C'est une question de simple honnêteté de le dire, c'est une question de lucidité et de courage de faire avec. Se contenter de fausses coordonnées n'est pas une solution même si c'est plus facile.

Mais si j'étais très méchant je dirais que **ce sont là des états d'âme d'estomacs repus.**

Ce qui revient à dire qu'un mouvement dans le style du FHAR par exemple, intéressant au départ dans la ligne où il se situait, en survivant au printemps qui l'a vu naître, en se popularisant, est devenu aberrant. Il ne pouvait aider à leur libération **(ici on a rien à prendre et tout à apporter)** que ceux qui ont participé à sa création, à la condition qu'ils n'y demeurent point. Depuis, tout n'est que répétition, représentation, image et terrorisme. La relative institutionnalisation dont il jouit, en marge, et l'immense espoir en tant que mythe qu'il a fait naître chez ceux qui souffrent sont une duperie.

Le FHAR ni personne d'ailleurs n'a de solution à apporter aux vrais problèmes puisqu'ils sont différents pour chacun. Il n'est dans l'état actuel des choses (ne soyons pas trop pessimistes) que des solutions relatives, c'est-à-dire un aménagement de la survie puisqu'on se considère au départ comme séparé et différent, ou le dépassement psychologique de cette situation : le REFUS (mais encore une fois il s'agit du grand refus, le vrai, pas son image, il peut très bien se passer de signes extérieurs : attitude, rupture apparente, marginalisation, etc.) ; mais cela il n'y a que toi et toi seul qui puisses y parvenir, c'est un premier pas essentiel. Après, **IL EST ÉVIDENT QU'ON NE SE SAUVE PAS SEUL.**

Il en est de même pour les femmes : c'est à elles et à elles seules de se libérer de leur oppression particulière, sans le concours des mecs mais aussi sans le concours, forcément « représentatif », du groupe (la libération vécue en tant que représentation, spectacle de la pseudo-liberté de la femme anti-image). En comptant sur le groupe plus ou moins organisé, parcellaire autonome, les groupes du MLF retombent sur le principe même qu'elles reprochent à notre société mâle-chauvine, **car par définition toute revendication parcellaire est normative, c'est-à-dire qu'elle se réfère à des normes qu'elle a elle-même secrétées, des règles, des valeurs de référence, une idéologie, même si c'est à un stade qui se veut supérieur (je dirais même surtout).**

L'erreur fondamentale bien sûr est d'imaginer qu'on est différent, de proclamer cette prétendue différence et de revendiquer sa spécificité.

En regroupant des individus qui se croyaient et aussi se voulaient différents

(c'est rassurant, ça permet de se poser en face de…), le FHAR a recréé un nouveau ghetto. La fameuse vision homosexuelle du monde n'est qu'une vision par le petit bout de la lorgnette, une vision parcellaire et au bout du compte poujadiste. (À ce sujet, il est évident que devant l'impossibilité du FHAR à se dépasser et devant son pourrissement notre attitude a radicalement évolué).

Le but d'un mouvement style FHAR au contraire aurait dû être de nier toute spécificité et non pas de s'en faire une auréole, une banderole, un travesti. Bien entendu, celui et celle qui se sentent attirés davantage par les filles ou les garçons, voire même exclusivement, ne sont pas différents des autres (à un autre niveau ils sont différents entre eux), on s'est déjà longuement expliqué là-dessus : l'homosexualité, ça ne s'explique pas plus que l'hétérosexualité, ça n'existe pas davantage. Il y a la sexualité, c'est tout.

Les besoins sont les mêmes, le plaisir est le même, les sentiments sont les mêmes, à qui ils s'adressent, la rencontre, la vie à deux, les contacts humains sont les mêmes et posent les mêmes problèmes pour n'importe quel individu.

IL N'Y A DE DIFFÉRENCE QUE SOCIALE

Il n'y a de clivage qu'économique, social et culturel. **Il faut en finir une fois pour toutes avec cette pseudo-spécificité**, et la moralité des autres n'a d'importance que celle qu'on veut bien lui donner. Bien sûr, il y a les flics et la loi qui interdisent un certain nombre de choses à ceux qui n'ont pas les moyens de s'en protéger mais, bordel de merde ! le gros tabou et le gros flic, c'est avant tout dans ta tête qu'ils se trouvent. Ce sont toujours ceux qui ont peur des chiens qui se font mordre (c'est-à-dire qui se représentent les chiens en tant que danger).

Si vous avez bien compris, cela signifie que ceux qui viennent à nous dans l'espoir de trouver avec nous la chaleur d'une autre famille, une image d'eux-mêmes enfin acceptable, se gourent complètement. La chaleur, elle est en toi ou elle ne l'est pas. **Ce que tu attends des autres ne peut être qu'en toi et ce que tu peux faire de mieux pour les autres c'est ce que tu peux faire de mieux pour toi.**

Un peu d'ironie, que diable ! Cessons de nous complaire à notre image, cessons de nous trouver beaux ou au contraire de nous apitoyer en nous regardant dans la glace ; cessons de reproduire les images du système ! **N'attends de moi rien, ni de personne — flic, député, ministre, curé, père, famille ou groupe, robot ou idéologie — de prendre en main ton destin à ta place. La seule aide qu'on puisse apporter aux autres, c'est d'être soi-même un individu responsable (de soi) et lucide, de refuser les recours et les rôles, les valeurs et les limites. Aucun groupe, aucun « isme » ne détient « la vérité ».**

Le FHAR est devenu à la mode. L'homosexualité ou plutôt le tiers sexe,

cette ambiguïté non développée à son terme (ou sous-développée) qui fleurit aujourd'hui où l'on rencontre des tas de garçons très ambigus qui parfois se maquillent voire se travestissent plus ou moins sans pour autant avoir jamais fait l'amour avec un autre garçon, la société de consommation l'a complètement récupéré (à moins qu'elle ne l'ait téléguidé). Sac, hauts talons et paillettes font partie de la panoplie du jeune dandy 73. « La paillette nous voici ! »

Est-ce là ce que nous voulions ? Est-ce là l'aspect subversif des Gazolines ? Le « situationnisme » lui-même est devenu à la mode, Debord et Vaneigem[3] s'arrachent pis que les bas Dim, même au CNPF[4] on parle « spectacle de la marchandise ». **Allez vous faire foutre !**

DÉTRUISONS LES IMAGES

Ah ! on s'y complaît dans les petites boîtes et les petites fiches ! De plus en plus, les individus sont obligés pour survivre de s'identifier à une image, ils ont besoin d'une identité sociale : pédé, fou, breton, femme, jeune, à chacun son étiquette **(on pourrait peut-être mettre le prix du kilo dessus),** à chacun son miroir. Ce que désirent en fait tous les mouvements parcellaires, c'est une identité : femme, fou, jeune, pédé, occitan, qui ont toujours été niés dans leur qualité (marchandise va !), qui n'ont, de par leur spécificité imposée, jamais pu s'identifier à rien que du négatif, **et bien, au lieu de détruire l'image, toutes les images, ce qu'ils veulent sous couvert de « révolution », c'est acquérir à leur tour une image positive.**

En réalité, toute notre civilisation occidentale souffre de dichotomie : nous sommes séparés de nous-mêmes par l'image de nous-mêmes, nous souffrons d'avoir intellectualisé, imaginé, représenté nos instincts et nos désirs au lieu de les vivre, de les vivre tout de suite. Plus on réfléchit sur la « nature », plus on se pose en face d'elle, plus on la perd. Le miroir de la réflexion ne peut nous renvoyer qu'à nous-même, un nous-même coupé de la réalité puisque représenté.

En se cantonnant à leur parcellisation, tous les fronts autonomes : fronts des femmes, des pédés, des fous, etc., assument un rôle diviseur, ils servent de masques aux instincts petits-bourgeois et fascisants. La lutte parcellaire et catégorielle permet d'occulter la lutte de classe, l'empêche d'accéder aux nouvelles formes qu'il serait nécessaire d'inventer, la cantonnant par opposition dans des revendications dépassées. C'est tellement évident maintenant que les fronts ne cherchent même plus à se cacher et s'efforcent d'imposer par

3 Guy Debord (1931-1994) fut un des fondateurs de l'Internationale situationniste (IS) et l'auteur de nombreux textes comme *Rapport sur la construction des situations*, 1957, et *La Société du spectacle,* 1967.

Né en 1934, Raoul Vaneigem était également membre de l'IS. On lui doit une trentaine d'ouvrages dont *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations,* 1967 [NdE].

4 Conseil national du patronat français (ancêtre du Medef) [NdE].

le terrorisme socioculturel leur vision néo-bourgeoise et néo-capitaliste de la consommation. Les bourgeoises du MLF notamment ne cachent pas que la lutte de classe, elles s'en foutent, l'ennemi c'est le mâle, prolo ou bourgeois et même de préférence prolo puisque moins éduqué. (Ça n'empêche pas que certaines ont fait un sacré boulot qu'on se garderait bien de juger ou d'apprécier, c'est leurs oignons !)

Mais on en était resté au FHAR, lequel est mort et enterré d'avoir justement conservé, voire édicté des règles et des valeurs, de s'être pris au sérieux et de s'être englué dans les petits schémas réducteurs, d'avoir précisément voulu donner une image. D'avoir voulu voir l'homosexualité partout alors qu'il fallait la nier, d'avoir systématisé. Oui le cul est politique, et alors ! Je t'aime et c'est comme un grand soleil, j'en ai rien à foutre. Il s'est paumé dans l'idée sécurisante du groupe et des AG alors qu'il fallait éclater. En prétendant libérer le corps, il l'asservit d'une autre manière : **la consommation du corps n'est pas une libération.** Le narcissisme, qui semblait en réapparaissant faire avancer d'un pas décisif : la redécouverte de son corps, la découverte de son propre plaisir, pour soi, à la manière du narcissisme de l'enfant, s'est mué, en devenant systématique et réfléchi, en narcissisme de consommation : une réification du corps selon une logique fétichiste et spectaculaire. On en arrive à se consommer soi-même, comme ça il n'y a vraiment rien de perdu. **On exploite son corps à la manière d'un gisement quelconque pour en faire surgir les signes du plaisir.**

UN CHARNIER DE SIGNES

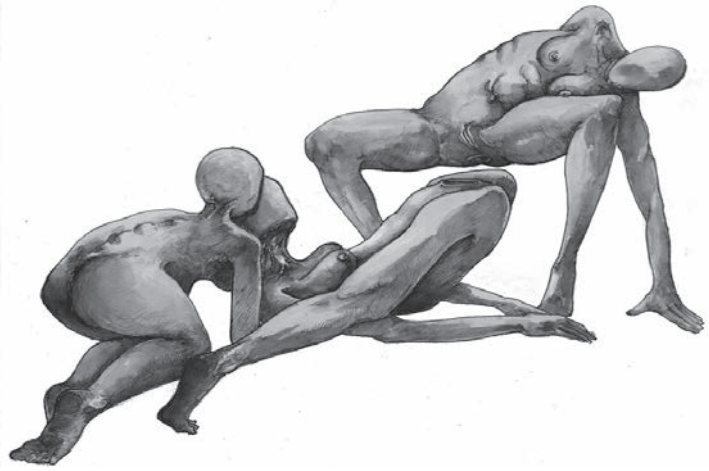
La plupart des gens que je connais et que je vois évoluer autour de moi se masturbent avec complaisance, font l'amour sans problème avec toutes sortes d'individus de rencontre, mais dès qu'une relation dépasse le simple désir à assouvir, la simple consommation de jouissance, de tendresse ou d'intellect, ils sont incapables de vivre vraiment une relation qui les engage, c'est-à-dire une situation interindividuelle, pas forcément sexuelle, qui les remette en question profondément, qui déchire leur petit miroir et leur monde d'images. Les derniers orgasmes sont des orgasmes de boîte de vitesses ; les derniers désirs, des désirs d'objets. Ils sont castrés. **En fait de libération, c'est de l'involution régressive.**

Tout un peuple de marionnettes se pignole dans sa solitude, se fait machine, se fait couleur, sans vrai désir, sans don, sans émotion et sans surprise.

Les seuls échanges fructueux que l'on voit se produire actuellement ne sont que des échanges de recettes de maquillage aux deux sens de la formule, des façons différentes d'emballer et de présenter la marchandise-individu.

POUR EN FINIR AVEC LE CUL

Le Fléau social, nº 4, décembre 1973



C'EST volontairement qu'on s'est coupé du FHAR et autres MLF. Déjà dans notre numéro 2 nous laissions entendre que notre lutte, si elle est née d'une prise de conscience spécifique, ne saurait être séparée de l'ensemble de la lutte, que celle-ci ne peut-être que globale. Il n'y a pas de lutte de libération ponctuelle, c'est pourquoi notre combat, s'il se base sur notre vécu, sur notre oppression quotidienne, n'y fait pas une référence explicite et continuelle, cela doit aller de soi, c'est pas dans les bouquins qu'on a appris que le prolétariat est opprimé, c'est par nos souffrances, nos angoisses, nos colères, nos désirs réprimés que nous le savons, que nous vivons cette vérité évidente et inséparable.

Dans chacun des « sujets » traités dans ce numéro existe en surimpression chacun des autres sujets : le conflit du Proche-Orient est en fait inséparable de Lip[1], inséparable des événements du Chili[2], inséparable des problèmes de l'avortement et de la libération des femmes, inséparable de l'oppression sexuelle puisque c'est une seule et même idéologie, un seul et même système à différentes facettes qui sous-tend

1 Grève et occupation autogestionnaire dans les usines d'horlogerie Lip de Besançon, ayant duré plusieurs années dans la première moitié des années 1970 [NdE].

2 Le 11 septembre 1973, le gouvernement du président Salvador Allende (socialiste) est renversé par un coup d'État militaire dirigé par Augusto Pinochet. Ce dernier dirigera le pays jusqu'en 1990 [NdE].

chacun de ses conflits, chacune des facettes d'un seul et même conflit : l'incapacité pour le capitalisme d'assurer sa propre pérennité, le point d'explosion de ses contradictions. Le rôle historique du capitalisme est terminé[3], chacun en prend conscience à sa manière mais il convient de ne pas théoriser de cette manière, de ne pas faire de sa méthode de prise de conscience une vérité absolue.

Non l'économie n'explique pas tout, non le besoin de religion n'explique pas tout, non la sexualité n'explique pas tout, non le désir n'explique pas tout, mais ça n'est pas faire un facile aphorisme que de dire que tout est contenu dans tout.

C'est pourquoi vouloir traiter à part de la sexualité est stupide et fait encore le jeu de ce système basé sur la division et la parcellisation. La sexualité, ça n'existe pas. Tout est sexuel, aussi bien la religion que l'économie politique, puisqu'elles sont humaines. Séparer le sexe du reste ça s'appelle castrer.

Tant que nous continuerons à penser ceci d'un côté et sexe de l'autre nous serons castrés. Et le pire c'est que c'est devenu si difficile de vivre son intégrité, quasiment impossible, que tous, nous aspirons à être castrés, que tous nous aspirons malgré nous à être découpés en rondelles, chaque rondelle dans sa petite boîte, bien à sa place.

Il nous faut retrouver une vision globaliste de l'existence en cessant de nous poser des questions sur des problèmes qui ne sont des problèmes que précisément parce qu'on les sépare, parce qu'on en fait un sujet À PART.

C'est le cas de la prétendue « hétérosexualité » et de la prétendue « homosexualité ». Si la sexualité n'existe pas, comment pourrait-il y avoir « homo- » ou « hétéro- » sexualité ? Disons alors qu'il y a désir de jouissance avec un ou une, et encore, ça n'est pas forcément vrai, le désir n'implique pas qu'on soit ceci ou cela, alors le passage à l'acte ? Où ça commence et où ça finit ? Qu'est-ce que l'acte au bout du compte ? N'est « hétéro- » sexuel ou « homo- » sexuel que celui qu'on range dans la petite boîte en lui fourrant telle ou telle étiquette, laquelle petite boîte se divise en autres petites boîtes parce que, à l'intérieur de chacune de ces deux grandes catégories de « désir sexuel », s'insère toute la série des perversions ou déviations communes à ces deux formes de sexualité.

Le bouquin de Pierre Hahn[4] à paraître aux éditions Filipacchi en janvier prochain sur les « déviations sexuelles » fait assez bien le point sur la question.

Il y en a marre de diviser, de découper, de culpabiliser, et ça n'est pas l'étalage des « problèmes », cette pseudo-libération sexuelle qui s'étale à la une des journaux, qui y

3 Plus exactement une phase de capitalisme s'achève, rien ne dit que ce soit sa fin, au contraire.

4 *Les Déviations sexuelles*, Paris, Filipacchi, 1974 [NdE].

changera quelque chose, bien au contraire, sous couvert d'ouverture ça ne fait que refouler plus profond les « problèmes » que la société engendre elle-même, ça les transforme en mode. Le sexe, c'est le dernier gadget, ou plutôt, la dernière représentation. Il est évident qu'il disparaît derrière tout ce cinéma, nié, coupé, complètement aseptisé. Alice Cooper et David Bowie, c'est la mutilation de la sexualité dite homo, les stars et la publicité, c'est le glaçon aigri avec lequel on tranche nos couilles, mais ça, on en reparlera dans le prochain numéro.

On ne pourra s'en sortir qu'en niant nos petites boîtes, qu'en fourrant les séparations à la poubelle. Vive l'autonégation du prolétariat !

L'épanouissement de la sexualité est un leurre, il faut nier la sexualité et laisser le champ libre à ses désirs. Ils ne sont si violents et si séparés que parce qu'on les opprime. Défoulons-nous ! Quand on se sera bien défoulés on s'apercevra que tout ça n'était pas un problème, qu'il n'y a de problèmes que dans la tête des censeurs et nous sommes tous à la fois victimes de la censure et censeurs. Nous reproduisons nous-mêmes le système qui nous opprime faute d'en imaginer un autre. Ne cherchons pas à imaginer, cessons de « penser », vivons, comme on pourra, mal au début, c'est évident, on n'a pas l'habitude de flotter hors de tout cadre, hors de toute représentation, mais la révolution elle est là et pas ailleurs. Ceux qui se débattent dans les problèmes que leur impose leur « sexualité » ou qui leur sont imposés par cette « sexualité » savent bien que, au fond, ils sont insolubles, il n'y a de solution que par le dépassement et l'autonégation de soi en tant que contenu étiqueté d'une petite boîte. Évadons-nous ! Échappons-nous ! Nous voulons tout parce que nous sommes tout.

LA DANSE DE MORT DU SEXE AUTOUR DES COUTEAUX GLACÉS DE L'ENNUI

Le Fléau social, nº 5-6, 1974

ENTRE l'éducation sexuelle et la révolution sexuelle, on est des petits gâtés, qu'est-ce qu'on s'en occupe de notre entrejambe. Ces quelques centimètres carrés ou cubes d'*Homo sapiens* complètement improductifs, cette accumulation d'énergie irrécupérable, ce gaspillage exubérant qui par sa puissance et sa relative indépendance se permet de remettre en jeu tous les petits phénomènes sociaux, politiques et économiques, toutes nos valeurs, qui s'en joue et s'en gausse et qui ne rapporte aucune plus-value, c'est à qui essayera de se l'approprier, de l'utiliser, de le tourner, de le dénaturer, de lui enlever ou d'utiliser son caractère subversif.

Nous avons expliqué dans le précédent numéro que séparer la sexualité de toutes nos autres manifestations de vie ça revenait à une forme de castration, qu'en réalité l'impulsion sexuelle c'est l'impulsion de la vie elle-même, c'est le gaspillage et le luxe qui est le propre de la vie même. Il n'empêche que nous sommes précisément tous bel et bien castrés, il nous faut faire un effort intellectuel pour replacer notre sexualité à l'intérieur du grand tout qu'est notre vie, qu'elle était tout au moins, avant qu'on ne nous la parcellise, qu'on ne nous la découpe sous prétexte d'en étudier le fonctionnement et même de l'améliorer, comme si la vie c'était un moteur de bagnole qu'on peut démonter et remonter, comme si on pouvait l'améliorer.

Cette idée de la vie réifiée, c'est-à-dire transformée en chose, est tellement stupide qu'on ne comprend pas, qu'on se demande si on ne rêve pas, que ça donne envie de se cogner la tête contre les murs. Ça y est, on va encore passer pour des gens qui râlent contre le « progrès », contre la science, on va même se faire traiter de Cavanna et de réactionnaires — *réactionnaire*, c'est le dernier mot, c'est l'insulte suprême, le mot de la fin quand on ne trouve plus rien à répondre.

UN INSTRUMENT

On a pris un beau petit couteau en argent, on a soigneusement découpé et puis on a posé sur la table l'amas sanguinolent, on s'est tous assis autour et on s'est penché sur **le problème sexuel**. C'est vrai qu'une fois découpé et séparé ça pouvait plus tellement fonctionner, mais ça leur est pas venu à l'idée à messieurs les docteurs. Comme ça n'entre pas dans les schémas de l'économie politique on en a déduit que le sexe était malade et on a confié aux médecins le soin de le guérir, c'est-à-dire d'en faire, selon qu'on est du côté du pouvoir ou du côté du gauchisme, une parfaite petite machine à reproduire et une soupape à la tension imposée par le système, c'est-à-dire un instrument de socialisation, mais de toute façon une petite chose, bien propre, bien briquée et parfaitement circonscrite dans l'univers du connu, ou, pour l'autre camp, ben ! on en fait un instrument de « révolution » : le sexe est brimé, il faut le libérer, il faut que ça devienne une machine à jouir sans contrainte, on récupère la subversion, on l'utilise à des fins de prise de pouvoir, le sexe devient un instrument politique, vive la révolution sexuelle, défense de ne pas être « libéré », jouissez est le mot d'ordre des « sex-pol », mais à condition toutefois de savoir le pourquoi et le comment, de pouvoir en apprécier à sa juste valeur le rôle social et psychologique, faudrait pas croire qu'on est des sales cochons graveleux, la sexualité, c'est comme la « révolution », c'est scientifique !

LES PETITS D'HOMME

La bourgeoisie n'a d'autre plaisir que celui de les dégrader tous, comme disait Raoul. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ces temps-ci elle doit prendre son pied. Encore quelques années et l'on n'ignorera plus rien de nos sexes mais le plaisir en sera banalisé et l'énergie captée (en cas de crise de l'énergie et de panne de courant, on te branche des petites électrodes sur la quéquette, tu bandes, et hop ! ça produit de la lumière !). **Notre propre plaisir manié par d'autres ne peut que se retourner contre nous, celui qui veut me libérer m'emprisonne davantage, c'est une évidence.**

Est-ce que vous avez déjà vu des guenons ou des chiennes faire des cours d'information sexuelle à leurs petits ? Et bien, aussi surprenant que ça puisse paraître, les pouvoirs publics, vivement encouragés par les forces démocratiques, vont maintenant informer les petits d'homme sur le fonctionnement de leur sexualité, et comme on sait par avance que ça va

être très timide et scientifique, on voit fleurir depuis quelque temps des dizaines de bouquins d'éducation sexuelle, tous plus débiles les uns que les autres. Tony Duvert, dans son dernier bouquin paru aux Éditions de Minuit : *Le Bon Sexe illustré*, décortique une de ces séries, il en démonte tout le moralisme et le conditionnement, on aura l'occasion d'y revenir tout à l'heure, **mais ce qui est tout de même choquant, n'ayons pas peur du mot,** réagissons en vieux bourgeois réac, **c'est qu'on en soit arrivé à un tel degré de déshumanisation, de réification, qu'on ait perdu à ce point le sens de nos origines, le sens de notre plaisir, le sens de notre corps, la perception de nos instincts,** qu'on soit dorénavant obligés d'apprendre aux mômes à utiliser leur entrejambe car, tout de même, l'information sexuelle se limite à l'usage précis des organes du même nom et à leur fonction sociale : faire des enfants. **Après deux mille ans de civilisation judéo-chrétienne et quelques centaines d'années de capitalisme, les hommes ne savent même plus se reproduire, c'est un comble, c'est un succès à n'en pas douter, dorénavant l'économie politique va prendre votre sexe en main.**

Dans un premier temps ça ne changera pas grand-chose, si ce n'est que la société fait tomber elle-même un de ses tabous ; après tout, ça n'est pas la première fois, il en est même pour se plaindre qu'on ne va pas assez loin, ils voudraient qu'en classe on étudie le phénomène du plaisir, qu'on le mette en équation, qu'on l'explique, **comment obtenir le meilleur rendement, le maximum d'orgasmes avec le maximum d'intensité.** Bof, cela se fait et très bien dans des revues spécialisées en vente partout librement, que ce soit le secteur privé ou public qui s'en charge, quelle différence !

Voilà, on nous a châtrés, on a découpé notre sexualité et maintenant on nous la restitue, oh ! non, pas tout à fait la même malgré les apparences, faut pas croire, en chemin elle a perdu tout son aspect sauvage, sa subversion, sa gratuité de dépense inutile, son exubérance et son trouble, orageux, mythique, ce charme, ce mystère qu'ont les manifestations de la vie, cet aspect solaire et triomphant d'une bite qui bande au ciel, cette grotte mystérieuse et frémissante au seuil de laquelle on hésite avec respect, l'antre de la déesse, tout cela a disparu, envolé, évaporé, **il reste deux organes parfaitement séparés du reste qui doivent se frotter de telle et telle façon pour obtenir un maximum de rentabilité, une « technique »**, quel

affreux mot, l'amour est devenu une technique. Ça s'apprendra bientôt à l'école des arts et métiers, on va créer des diplômes de techniciens supérieurs et d'ingénieurs en sexualité, ce sont d'ailleurs ces diplômés qui seront chargés des cours.

TRAVAUX PRATIQUES

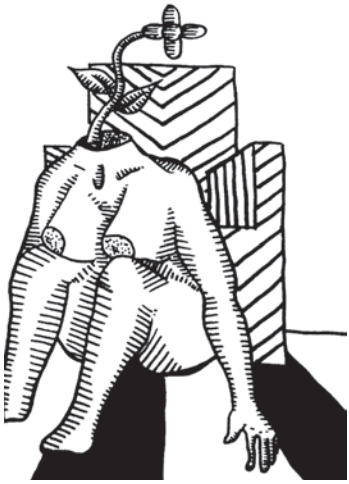
Les plaisantins se croyant malins demandent pourquoi on ne fait pas de **travaux pratiques**, c'est simplement une survivance de la vieille morale, mais en réalité, **rien ne s'y oppose, tout est possible puisque plus rien n'est vrai.** Il est possible que je sois un nostalgique de *Daphnis et Chloé*[1], mais à eux personne ne leur a appris et ils ne se sont pas débrouillés si mal, ils ont simplement écouté leur bon plaisir.

Nous sommes en pleine dégénérescence (ça y est, me voilà fasciste), nous ne pouvons plus survivre sans **béquilles** et **prothèses**, plus rien n'est vrai ni authentique, ça commence à la bagnole qui se substituait à nos jambes et au pas du cheval, ça continue par l'expression et les médias de communication. Croyez qu'ils avaient des angoisses de communication les anciens ? L'incommunicabilité, c'est précisément la coupure entre l'homme et lui-même, la coupure économique et politique, la coupure de la pseudo-connaissance qui fait qu'on s'attache au fonctionnement théorique du psychisme de l'individu qui vous fait face et qu'on est devenu incapable de déchiffrer au premier degré ce qu'il est et ce qu'il dit, nous sommes tous médiatisés, **nos rencontres ne sont que des rencontres de médias, c'est-à-dire d'objets.** Le problème de l'expression c'est le comble de la dégénérescence, c'est se précipiter sur le média comme bouée de sauvetage, sur le code social du langage imposé par un système économico-politique ; on cause d'économie du langage depuis que lui aussi est colonisé. Autre exemple de béquille, celui-ci parfaitement évident, promenez-vous dans la rue et comptez le nombre de gens qui portent des lunettes, je vous assure que le petit bébé ne naît pas avec, il y a presque plus de jeunes aujourd'hui qui portent des yeux de prothèse que de vieillards. L'homme est devenu incapable de marcher, incapable de bien voir, il ne supporte plus les variations de température, en fait, il n'existe pas un animal plus démuni, moins fait pour la vie, il est de plus en plus artificiel. Il n'est plus qu'un petit robot conditionné, **un être fabriqué.**

L'HOMME EN PLASTIQUE

En fait, sous couleur de nous libérer, la société finira bien par nous libérer de la liberté elle-même, puisque cette liberté n'est pas retrouvée, mais recomposée, ce sont une liberté et une vie de synthèse qui sont les nôtres, nous sommes socialisés, ça n'est pas pour rien que nous sommes à l'ère du plastique. Le plastique c'est artificiel, mais en réalité c'est fait

1 *Daphnis et Chloé* est un roman grec caractérisé par son décor bucolique et son ironie constante. Il y est question de l'amour, jamais assouvi, entre un jeune chevrier et une bergère. C'est avant tout leur éducation sentimentale qui est décrite tout au long de ces péripéties [NdE].



uniquement à partir d'éléments naturels, végétaux. Et bien **l'homme nouveau, c'est un homme en plastique**, et sa nourriture aussi sera bientôt une nourriture de synthèse.

Bon, pour en revenir à l'éducation sexuelle, ça n'est ni plus ni moins, et c'est évident, qu'une mise en condition. Les connaissances, qui circulent grâce aux médias de plus en plus facilement, rendaient le châtrage des petits d'homme de plus en plus difficile par la morale courante à laquelle plus personne ne croit, il a donc fallu trouver autre chose, le chaperonnage scientifique, par professeur de sciences naturelles. On va apprendre aux petits veaux à faire des enfants, voire à ne pas en faire, on va leur apprendre scientifiquement ce que les cours de morale apprenaient autrefois empiriquement. Au fond, le quart d'heure d'information sexuelle est aujourd'hui ce qu'était le quart d'heure de morale par lequel on commençait la semaine le lundi matin. On s'est même arrangé, afin que le cours soit bien suivi, pour motiver le petit veau, on lui parlera même des choses qu'on n'aurait jamais osé aborder autrefois comme l'homosexualité, la masturbation, l'amour libre, voire pourquoi pas les partouzes, tout cela n'est plus anormal, c'est intégré, utilisé : **« faut pas en vouloir aux pervers, après tout c'est des gens comme nous, on fait tous partie de la même famille. Soyez pervers si vous voulez, qu'est-ce que ça peut faire, ça vous donnera aucun droit, aucun avantage particulier, ça n'est même plus une contestation de l'ordre puisque c'est intégré, vous aurez simplement le désavantage de ne pas être comme tout le monde, vous ne serez pas conforme, ce qui risque de vous valoir des difficultés de communication, alors on n'a pas de conseil à vous donner, hein ! Vous êtes libre, on vous fait confiance, c'est autorisé, mais à votre place, nous on se contenterait de faire comme tout le monde, il y a bien d'autres moyens de se singulariser dans la société et d'une manière qui au moins soit utile ».**

Ce n'est plus l'enseignement de la morale ex cathedra, on fait ça à la confiance, à la raison, c'est la plus monstrueuse de toutes les hypocrisies qu'ait pu inventer notre société, pourtant prolixe, c'est le petit veau qui va lui-même se châtrer, et comme c'est pas facile et que ça crée des problèmes, eh bien on libéralise, le défoulement est autorisé, on trouve partout sur le marché des bouquins porno, des films cochons ! Les corps s'étalent complaisamment et

publicitairement sur les murs de la société du spectacle, c'est la grande représentation triomphale de l'Erotic-Circus.

On vend aussi de multiples prothèses, tout un marché du cul s'organise, gigolos, boîtes et sex-shops se multiplient, nous assistons à une grande victoire du capitalisme, il a enfin phagocyté le sexe, le sexe rapporte et il rapporte à tous les niveaux de n'importe quel côté qu'on le tourne, bien châtrés ou mal châtrés, ça profite, et puis si vraiment il y a des choses qui vous choquent vous avez toujours la possibilité de le transformer en politique, le sexe politique c'est la grande trouvaille à Papa Reich, elle lui a très vite été dérobée, la fonction de l'orgasme est devenue une fonction de socialisation.

D'abord l'orgasme, on en cause, on en cause, mais c'est comme le reste et comme la confiture, moins on en a plus on l'étale. Nos ancêtres qui n'étaient pas informés ni révolutionnés sexuellement ne s'en tiraient pas mal (je ne parle pas du XIX^e^ siècle bourgeois, encore que dans les milieux populaires, de loin les plus nombreux…).

UN RÔLE SOCIAL

Aujourd'hui, la sexualité, on lui a trouvé une fonction, on l'a enfermée dans un rôle social précis, de soulagement et de soupape face à l'oppression dans une société productiviste. La révolution sexuelle, ce n'est jamais que la soupape ouverte en grand, le sexe — et ce qui tourne autour — est devenu une prothèse, une de ces

béquilles qui nous aident à marcher, à fonctionner, on consomme de la sexualité et du rapport de communication comme une bagnole de l'essence, c'est devenu comme la nourriture et la boisson (notez que je ne dis pas la bouffe et le litron, qui sont encore sauvages), notez qu'on ne baise plus, qu'on ne fout plus, mais qu'on « fait l'amour » et qu'on « s'envoie en l'air ».

La distinction est d'importance, car, justement, elle intègre la fonction sociale, elle intègre la séparation et le rôle compensatoire assigné à la sexualité, on ne s'aime pas, on se fait l'amour comme on fait le ménage ou comme on fait de la politique, fragment séparé, édulcoré. Il en va de même de l'expression « s'envoyer en l'air », qui implique encore plus la séparation, c'est un plaisir solitaire pris à deux, on s'envoie en l'air comme on se défonce, il s'agit d'une sorte de drogue, d'un régulateur social qui compense les agressions mais qui est lui-même une agression puisqu'il est coupure, la coupure fondamentale du rapport

d'échange. À deux, on s'échange du plaisir, il y a la fonction économique, et, également, selon la manière dont on prend ce plaisir, une fonction politique puisque c'est toujours par référence au monde extérieur à l'ensemble de la société qu'on agit. C'est toujours en fonction d'une représentation. Jules et Julie ne baisent pas ensemble, ils se font l'amour, c'est-à-dire que Jules fait l'amour à Julie et que Julie fait l'amour à Jules selon des critères sociaux très précis, une succession de gestes appris, codés et signifiants. C'est-à-dire qu'ils font l'amour à travers un miroir, le miroir de leur fonction sociale, avec l'image que la société leur renvoie l'un de l'autre. **Plus aucun de nos gestes, plus aucun de nos actes n'est innocent** puisque nous avons la connaissance. « Alors ils connurent qu'ils étaient nus », comme le dit la Genèse.

DÉMOCRATISATION DE L'ALIÉNATION

L'amour et la sexualité, plus on en cause, plus ça se dégrade. La liberté sexuelle conquise ou à conquérir dans cette société, quelle est-elle ? On l'a dit, c'est la liberté de compenser au maximum, la révolution sexuelle c'est la conquête définitive, la prise en main de la sexualité séparée par l'économie politique, la transformation du dernier rapport social vierge en rapport marchand, c'est la démocratisation de l'aliénation, la généralisation d'une forme de coupure qui n'existait jusqu'à ces dernières années que dans la société bourgeoise, c'est la destruction de l'amour et du rapport humain authentique, c'est motiver ce qui n'était que bon plaisir et attirance, ce qui n'était que satisfaction aveugle ; c'est la destruction de la dernière valeur et avec la bénédiction générale.

Le plaisir chacun pour soi ou le faux don qui consiste à faire plaisir à l'autre, qui est un « **potlatch** » — c'est-à-dire que si on donne c'est parce qu'en réalité on reçoit encore plus, c'est de la plus-value pure et simple —, devient le plaisir de chacun contre tous. C'est une concurrence à la domination et au pouvoir, peut-être plus cachée et plus subtile que la simple appropriation de l'autre dans le rapport sexuel ancien mais infiniment plus grave, parce que le rapport ancien comportait une équivalence, alors que le nouveau rapport est un rapport d'échange, c'est-à-dire un rapport marchand. **Je te fais plaisir, tu me fais plaisir, on est quitte, on ne se doit plus rien,** c'est, résumé, la nouvelle psychologie capitaliste de l'amour.

En réalité ça n'est pas vrai, car on prend presque toujours plus qu'on ne donne puisque ce qu'on donne ne coûte rien. La sexualité est devenue l'économie sexuelle comme la politique l'économie politique, comme on parle de l'économie de la vie alors que la vie c'est par définition même la dilapidation et le gaspillage (voir Georges Bataille[2])…

2 Georges Bataille (1897-1962), auteur et philosophe français, est connu pour ses œuvres transgressives mettant en scène une sexualité exacerbée qui s'affranchit des tabous, et pour ses essais, notamment *La Part maudite*, où il traite du potlatch [NdE].

PARALLÈLES ET BIPÈDES

L'association humaine en vue de la conquête du bonheur est devenue un consensus commercial. On s'utilise à des fins sexuelles ou sentimentales ; l'autre, vers qui on se sent attiré, n'est que le support de notre sentiment, le média de notre rapport à l'Autre en général, le média de notre rapport à l'altérité. Là encore il y a coupure irréversible, l'incommunicabilité n'est que cette coupure vécue comme angoisse, nous ne vivons plus ensemble mais parallèles, étrangers les uns des autres puisque rendus étrangers à nous-mêmes.

C'est la disparition de toute valeur autre que marchande, c'est-à-dire la fin de la richesse et le règne de la misère généralisée.

Pour ne pas crever de cette angoisse, nous sommes tous acculés au mensonge, enfermés dans une complicité tacite, nous affectons de vivre alors que, comme des pantins, nous survivons vides sur la somme de nos renoncements et de nos illusions, rongés par l'usure de chaque seconde, grignotés, perdus, nos organes à la main, sans plus de véritable usage puisqu'on nous les a détournés, puisqu'en vérité nous sommes seuls.

Pour ceux que cette angoisse tenaille au ventre, (oh ! c'est très supportable, la société offre suffisamment de fausses valeurs et de dérivatifs pour limiter cette souffrance à quelques moments particuliers de baisse de tonus), ils cherchent à nier cette sexualité de synthèse, mais nous en sommes à un tel point que nier cet usage social de la sexualité revient à la nier carrément, c'est-à-dire à n'en plus rien laisser, ce qui était autrefois une **manière de communiquer** devient un **mode de communication** et comme tel médiatisé et également séparé. Ils tombent dans le piège, ceux-là qui veulent voir autre chose qu'un plaisir qu'on s'achète, qui veulent dépasser et communiquer. Ils ne communiquent en fait qu'avec eux-mêmes, sur eux-mêmes dans une illusion tragique d'être ensemble.

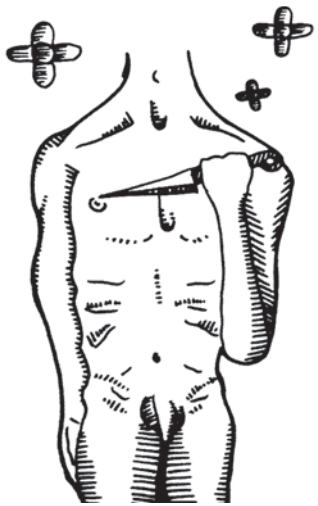
L'IMAGE DE LA PASSION

Ce petit geste, si faible, si maladroit qu'il ait été, que réclamait Vaneigem, certains s'efforcent de le faire, ils cherchent dans l'amour une communication vraie, on espère tromper à deux dans un lit son angoisse, mais tous nos gestes et nos mots sont dévoyés dans le tourbillon de la survie, dans l'illusion, dans le masque, le lit pour ceux-là n'est que l'exutoire de la misère générale dans laquelle nous nous débattons.

Le sexe n'est plus qu'un média, il est le prétexte à un peu de chaleur humaine, il porte en lui la nostalgie de la vraie tendresse, de la vraie vie, mais l'enlisement ou la destruction est au bout de tout accord amoureux, le désespoir est la rançon de l'image de la passion et du désir puisqu'ils ne peuvent reposer que sur le vide. L'isolement à deux ne peut résister à l'isolement de tous.

Qui veut sauver le rapport authentique qu'est l'amour, cet accord parfait (qui n'exclut pas les crises) entre deux êtres, doit lui rendre la clandestinité et l'intimité de la nuit, il faut fuir la reconnaissance officielle du grand jour, la représentation sous les lumières et les néons de la fausse communication, il faut retrouver les frémissements du fugitif, l'exaltation de la dérobade, le cœur battant du partisan.

Tout rapport qui veut rester authentique doit fuir les falsifications que lui impose la fréquentation du spectacle quotidien, la



représentation à laquelle nous condamne la survie en cette société. La séduction c'est l'inverse de la découverte, c'est l'appropriation marchande de l'objet sexuel et l'assouvissement dans le spectacle hygiéniste et scientificisé d'un coït qui n'est plus que symbolique, qui n'est plus qu'une caricature de communication où les amants s'étreignent sans se rencontrer vraiment.

UN MOMENT D'AUTHENTICITÉ

Désormais nous nous savons nus et nos gestes ne peuvent être que dérisoires, ridicules et sans force. Nos seuls plaisirs ne peuvent se prendre que dans l'ombre car c'est dans l'ombre qu'on peut se donner le mieux l'illusion d'un peu de tendresse et de communication vraie et y parvenir parfois l'espace d'un instant, saisir un moment d'authenticité qui ranime comme une flamme, le brûlant désir d'aimer vraiment et d'être avec l'autre, mais les barrières qui nous entourent font le plus souvent ressentir le plaisir comme une angoisse, un peu comme ces fruits trop sucrés qu'on mange pour se rafraîchir et qui ne font que nous altérer davantage. La perspective de la menace qui pèse sur ce bonheur volé arraché au monde nous fait nous accrocher désespérément à ce qui n'est déjà plus l'autre mais l'image du bonheur qui a passé, la représentation de cet instant miraculeux.

Qui ne donnerait son cul pour un instant de répit ? pour suspendre un instant l'usure du temps, et c'est précisément l'irruption de la falsification, de la fonction sociale,

on se donne à soi-même l'illusion d'être ensemble, l'illusion que pour un instant la solitude a disparu, l'impression dans le plaisir d'être deux de refaire sa propre unité. **Simplement on recharge ses batteries morales,** et la libération des mœurs a du bon, car c'est plutôt plus facile entre partenaires du même sexe puisque la connotation du rapport sexuel traditionnel y est moindre (l'illusion n'en est que plus tragique).

Mais de cette détresse peut naître la volonté, le désir impérieux d'une autre forme de rapport, un rapport précisément débarrassé de toutes les représentations et les images, un rapport violent et tendre entre deux êtres sans étiquette, sans rôle, et sans place, deux êtres décidés à tout inventer, à tout imaginer et à vivre intensément leur plaisir sans limitation sexuelle ou autre, à vivre sans entrave, et jouir sans temps mort, et à s'en donner les moyens.

Il ne peut y avoir de « révolution sexuelle », il ne peut y avoir de libération partielle, et une « révolution » où subsisterait le risque d'oublier un élément quelconque de la vie supposerait qu'elle n'est qu'une accumulation de parcelles « libérées » c'est-à-dire tout le contraire d'une révolution.

LA VOLUPTÉ DE VIVRE

Cela suffit avec le sexe, on y a assez touché comme ça, chaque fois qu'on en parle, chaque fois qu'on déflore un pan du voile d'ombre qui l'avait protégé jusqu'à maintenant, on le sépare un peu plus, on l'isole davantage, on renforce un peu plus l'aliénation. Laissons donc à nos cadets la joie et la passion de découvrir et d'inventer par eux-mêmes. **Le chemin qu'on fait pour les autres n'est qu'une voie sans issue, un chemin vers la mort.**

Ce qu'il faut, c'est briser le carcan de la survie, c'est retrouver la volupté de vivre, la volupté de **vivre pour soi, ensemble**, la volupté de dilapider sans compter sa force et sa joie, de bander au soleil, de mouiller sous la caresse du vent tiède, de trembler sous l'orage que nous voulons provoquer dans cette nuit qui nous sert de refuge. Dans cette fête grave comme la vraie joie, **nous foutrons royalement et nous nous ferons foutre comme des reines** sans savoir comment ça fonctionne et sans avoir besoin qu'on nous montre comment jouir de nos corps enfin libérés et nous constaterons, surpris et éblouis dans ce premier matin, que nous nous aimons et qu'il n'y a plus besoin de « moyens d'expression » pour communiquer, que nous pouvons dormir ensemble sans s'agripper l'un à l'autre dans la position du fœtus et que cet orgasme si recherché, **ce petit instant de vie concentré,** est devenu sans importance particulière, puisque nous aurons retrouvé la vraie vie.

LA RÉVOLUTION C'EST L'ORGIE, MAIS L'ORGIE SANS RÉVEIL AU GOÛT DE CENDRE, L'ORGIE PERMANENTE : LA VIE.

Abel BONARD

QUELQUES PROPOSITIONS :

1° **L'homosexualité, ça n'existe pas** (seulement dans la tête de ceux qui se croient hétéros ou que les prétendus hétéros ont réussi à persuader qu'ils étaient homos, ouf !).

2° **L'hétérosexualité n'existe pas davantage,** la sexualité ne peut être que globale et ne souffre pas de partition ou de division, toute spécification est arbitraire et illusoire et les comportements fixés ne le sont que face aux archétypes que propose notre culture.

3° **Toute spécialisation est inventée** et flattée par la classe dominante pour favoriser les uns au détriment des autres et vice versa afin de mieux s'imposer ; d'ailleurs, les transgressions, quand elles n'entraînent pas une modification du statut social, sont parfaitement tolérées.

4° **Homos et hétéros sont à titre égal** les victimes du système, ils sont simplement utilisés, exploités et opprimés à des niveaux différents.

5° **Normal et naturel sont des mots à bannir,** rien de ce qui touche à l'homme n'est naturel, en quittant le règne animal pour devenir social, le bipède humain a abandonné tout naturel, il s'est dégagé de la nature. Rien de ce qui est spécifiquement humain n'est naturel.

Extrait de *Cours camarade, le vieux monde est derrière toi*,
Le Fléau social, n° 1, juin 1972

Un grand merci à toutes les personnes ayant participé de près ou de loin à bricoler et à diffuser cette brochure.

https://quatre.zone/

IL FAUT ÊTRE PRÊT, ES-TU PRÊT, TOI, À CASSER LA GUEULE AU VIEUX MONDE, À LE BRISER ENTRE TES MAINS POUR QUE LA FORCE MERVEILLEUSE QUE TU PORTES EN TOI, TA VIE, TON DÉSIR NE MEURENT PAS, NE SE BRISENT PAS ? IL NOUS MANQUE D'AIMER AVEC PLUS DE CONSÉQUENCE ET DE POÉSIE. ES-TU ASSEZ ÉPRIS DU PLAISIR D'AIMER SANS RÉSERVE, ASSEZ PASSIONNÉMENT, POUR OFFRIR À TON AMOUR LE LIT SOMPTUEUX DE LA

RÉVOLUTION ?

LE FLÉAU SOCIAL, N° 2, OCTOBRE-NOVEMBRE 1972